

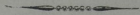
Discours

DE

M. JULES PALANT

PRÉSIDENT DE LA CROIX DE GUERRE
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DE LA RÉUNION

aux funérailles du soldat Ferdinand Hospital



Je dois à ma qualité de président de la Croix de Guerre l'honneur éminent de prendre la parole dans cette grandiose solennité après Monsieur le Gouverneur de la Colonie, pour saluer à mon tour, au nom de l'Association fraternelle des Décorés et Blessés de la Grande Guerre, la dépouille mortelle du camarade Hospital.

Nous avons eu la chance de revenir vivants de là-bas, les uns mutilés, d'autres malades, d'autres seulement éprouvés par les fatigues et les privations, décorés et très fiers d'avoir fait de notre mieux notre devoir.

Ceux à qui le pays doit être reconnaissant, ce sont entre tous, ceux qui lui ont tout donné. De ceux-là est Hospital.

Hospital Joseph Xavier Ferdinand est un enfant de St-Denis, il est né au chef-lieu le 26 Janvier 1896.

C'est là qu'est domiciliée sa famille, une de ces familles d'honorables ouvriers, bien plus nombreuses qu'on ne le

pense parfois, où le métier manuel ne fait pas tort à la distinction des manières et du cœur. Il a suivi les cours de l'école congréganiste, puis de l'école laïque de St-Denis. Il y passa son certificat d'études. Sa famille va alors s'établir à St-Pierre. Il poursuit ses études à l'école laïque de la grande commune du Sud. Honneur à l'enseignement primaire, qui a formé de tels héros.

Hospital, qui était intelligent, obtint son brevet élémentaire. On peut dire qu'il sortit de classe pour être soldat. Il passa de l'école, où l'on trempe sa pensée et son cœur, au champ de bataille où on les met à la disposition de sa Patrie avec sa vie.

C'est en août 1914 que le jeune Hospital obtient son diplôme scolaire. La guerre est déclarée.

Dans ses veines bout le sang créole. Bon sang ne peut mentir. On se rappelle les événements immenses qui se déroulaient à l'aube d'une époque tragique entre toutes de notre histoire. Les batailles d'Alsace, des Ardennes et de Charleroi, l'oppression des cœurs français, qui refusaient de croire à la défaite, qui ne voulaient pas accepter d'être vaincus, et, après la retraite effarante de nos armées, après l'abandon par le Gouvernement de Paris confié à Gallieni, le redressement soudain, la victoire de l'Oureq, qui détermine l'arrêt, puis le recul des armées de l'envahisseur, depuis l'aile marchante jusqu'à leur pivot, depuis Von Kluck jusqu'au Kronprinz, depuis l'Oureq, la Marne et l'Oise jusqu'à l'Argonne, l'Ornain et Verdun. C'est l'immortelle première bataille de la Marne. Et ce fut aussi Nancy sauvée sur le Grand-Couronné. Puis ce fut la course à la mer, les Allemands écartés de Calais et des abords du détroit, nos communications maritimes directes assurées avec l'Angleterre, notre Alliée elle-même mise à l'abri de la menace immédiate des Allemands, et un coin de la Belgique servant d'asile à ce qui restait de l'armée de l'héroïque petit pays belge, qui n'avait pas voulu être infâme et dont le gouvernement était réfugié au Havre.

C'est vers ce moment que le jeune Hospital fait un acte qui honore à jamais sa mémoire et sa famille. Il est

de la classe 16. Mais il n'attend pas la levée de sa classe. Virilement, il dit adieu à ceux qu'il aime, au petit pays et à ses attraits enchanteurs : il s'engage pour la durée de la guerre, le 2 janvier 1915.

C'est à peine s'il séjourne quelques semaines à Madagascar. A ce moment on faisait vite ses classes au régiment. Le 16 avril 1915, il est embarqué à destination de la France. Il fait partie du 4ème R. I. C. Le 16 mai, il reprend la mer pour rejoindre le 4ème R. mixte d'Extrême-Orient, d'où il passe au 6ème colonial mixte le 4 juillet 1915. Il est aux Dardanelles. Ce seul mot signifie bien des choses.

Sur cet âpre champ de bataille de la presqu'île de Gallipoli, où l'on se demande comment, par quel prodige d'habileté, de hardiesse et d'héroïsme nos troupes ont bien pu débarquer, au pied de ces hautes falaises arides, sous un soleil de plomb, sans eau, soumis aux plus dures privations, à demi abrités dans des tranchées creusées dans la pierre dure, arrêtés devant des positions inabordables, couvertes par des réseaux barbelés, hérissées de canons et de mitrailleuses et occupées par les solides fantassins turcs, dont la valeur s'était illustrée à Silistrie, à Plevna, à Tchatalja, quelle ne fut pas la grandeur du courage et de l'abnégation d'Hospital et de ses compagnons ! Sous le marmitage incessant, les éclatements de percutants et de fusants, dans les assauts à la baïonnette, sous les coups de fusil et les rafales « des moulins à cafés », combien des nôtres sont restés ! Hospital était réservé à d'autres combats. Ce n'est pas là qu'il devait périr.

Hospital fut évacué le 12 septembre pour maladie. Il avait contracté une affection redoutable : la fièvre typhoïde. Il rentre à son dépôt le 21 Novembre 1915 après une courte convalescence à Alger. Comme toujours, il est volontaire pour partir. La Patrie a besoin de tous ses soldats. Il a hâte de se distinguer sur les champs de bataille de la France. Il passe au 6ème colonial de campagne le 5 Janvier 1916. Le voilà sur la Somme.

Evoquons brièvement la situation terrible de la France

à ce moment. En 1915, l'offensive du printemps en Artois n'avait pas pu percer dans la direction de Douai. Les succès russes en Autriche-Hongrie avaient été suivis des contre-offensives de Mackensen en Galicie, de Hindenburg en Pologne. La Galicie était reperdue, Varsovie était aux Allemands. En France, l'offensive de Champagne, dont on avait tant attendu, déclanchée le 25 Septembre, après quelques succès, s'était stabilisée sans pouvoir percer le front. L'Italie s'était rangée à nos côtés en mai ; par contre, en Septembre, la Bulgarie s'était déclarée contre l'Entente. 1916 commençait et le 21 février, l'ennemi allait donner le signal de cette ruée terrible sur Verdun, dont le déploiement, les effrayants carnages, les premiers succès et l'échec final allaient fournir les éléments d'une gigantesque et magnifique épopée particulière dans la grande. De notre côté, la conférence de Chantilly, tenue en Décembre 1915 entre les chefs alliés, avait décidé de tenter une offensive franco-britannique d'été et le général Joffre avait résolu de la faire sur la Somme.

C'est là que se trouvait notre jeune compatriote, à l'articulation du front nord sud et du front ouest est dans les tranchées du bois des Loges, près de Beuvraignes, où passe la voie ferrée de Roye à Compiègne par Reims sur Metz. Cette région était destinée à voir de terribles mêlées se livrer à plusieurs reprises, avant l'offensive finale qui aboutit à l'Armistice, à la victoire.

Bien que l'offensive du 1er Juillet fût encore loin, le secteur où servait Hospital n'était pas « pépère », comme disaient les poilus. Le brave créole se fit vite remarquer par son instruction, son esprit ouvert et son intrépidité. Le commandant de sa compagnie fit de lui un agent de liaison. Agent de liaison ? Cela ne paraît rien tout d'abord. Quelle erreur ! Il faut sortir sous les balles, les effroyables tirs de barrage, sous les marmittages de l'artillerie ennemie qui repère les routes, les chemins, les boyaux d'accès. Il faut porter les ordres et les renseignements dans les combats les plus chauds, les moments les plus dangereux. Il faut se découvrir seul et s'exposer. C'est la pensée du chef qui circule, c'est le système nerveux qui relie les membres au cerveau.

Un éclat d'obus atteignit le jeune soldat, tué, dit l'Avis ministériel du 19 Avril 1916, « tué à l'ennemi le 6 Avril 1916 aux tranchées du bois des Loges ».

Hospital fut cité à l'Ordre de son Régiment, le 6ème d'Infanterie Coloniale. Voici sa belle citation :

« Malgré un violent bombardement a continué à assurer avec une grande bravoure son service d'agent de liaison ».

« A été tué au cours de sa mission ».

Ce que cette brève citation renferme d'éloges, ceux-là seuls, qui ont fait la guerre, peuvent s'en faire une juste idée. La croix de Guerre avec étoile de bronze fut attribuée à Hospital.

Il est donc des nôtres, ce brave enfant du peuple créole ; il appartient de droit à notre famille de la Croix de Guerre, qui le revendique.

Camarade, permets-nous de lire sur la tombe définitive, devant l'Inspecteur en mission représentant le Ministre des Colonies, devant le Gouverneur et les Autorités de la Colonie, devant le Maire de St-Denis et les Elus de la population, les Consuls des Puissances étrangères, les corps constitués, les représentants des Services publics, les notabilités de la Ville, des Quartiers, les délégations des Ecoles, les bataillons scolaires du chef lieu et cette foule immense, affectueuse, admirative et recueillie laisse-moi lire cette lettre écrite par ton chef.

Aux Armées, le 26 Avril 1916.

Monsieur le Sénateur,

« C'est tout peiné que je vous retourne la lettre que vous me chargiez de remettre au soldat Hospital de ma Compagnie.

Ce brave garçon a été tué en première ligne le 6 Avril par un éclat d'obus.

J'avais remarqué son intelligence, son courage, sa belle manière de servir, aussi j'en avais fait mon agent de liaison. C'est donc en faisant son devoir que le soldat Hospital a trouvé une glorieuse mort.

Son corps a été inhumé au cimetière des Loges près de Conchy-les-Pots.

Ses camarades et ses chefs, qui tous l'estimaient, lui ont fait de belles funérailles, sa tombe bien entourée est recouverte de fleurs et de couronnes.

Je vous prie d'agréer, etc.

Signé : ORGNELT.

Lieutenant Orgnelt 6^e Colonial, 6^e Compagnie Secteur postal 173.

C'est dans ce cimetière des Loges, que l'on peut s'imaginer entretenu pieusement et fleuri par les soins de la population délivrée enfin de l'envahisseur par le courage de nos soldats, c'est là qu'une Loi souverainement humaine de la République a permis que, sur la demande de ses parents, les restes du brave Hospital fussent exhumés et a voulu que, après avoir retraversé les mers ils lui fussent rendus.

Hospital est le premier poilu créole mort sur le front qui vienne reposer au pays natal dans le sable de la grève, au bord des flots bleus, dont la plainte monotone, sous le grand soleil où la lune argentée, berce nos chers morts.

Près de la nécropole populeuse, un étroit asile est réservé à nos soldats. C'est un coin deux fois respecté, où l'on pense, comme là-bas, à la petitesse de l'homme, à ses douleurs et à l'infini, mais où la pensée se porte aussi sur ces grandes choses qu'on appelle la Patrie, l'Honneur, le Devoir. C'est le Cimetière des Volontaires, dont le nom rappelle les Volontaires créoles de l'expédition de Madagascar.

C'est là que la colonie a voulu que fût inhumé le

premier, qui nous revient, de ceux qui sont partis d'ici pour défendre la France et qui sont morts pour elle, morts pour la liberté, morts pour le salut, pour la grandeur de la France, morts pour son drapeau aux trois couleurs joyeuses, emblème de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité : bel idéal, idéal radieux, qui guide nos pas hésitants sur la route pénible et qui soutient nos cœurs.

Symbole admirable ! Celui-là, c'est Hospital, un modeste créole, instruit, intelligent, discipliné, audacieux, patriote ; c'est un volontaire de la Grande Guerre. C'est un brave cité à l'Ordre du jour et décoré.

Il était digne de représenter ici tous les autres, et ce sera son destin. Hospital sera pour nous ce qu'est, sous l'Arc de triomphe de Paris, le soldat inconnu, en qui chaque Français, chaque Française peut voir ou l'être pleuré ou la personification du patriotisme, de la bravoure et du sacrifice.

On viendra ici méditer sur les événements prodigieux de la Grande Guerre, sur la puissance de ces sentiments désintéressés : l'amour de la Patrie, la fierté nationale, l'amour du bien, le respect du devoir. On s'y rappellera que l'homme n'est réellement grand que par l'idéal qui l'habite, s'il y consacre son existence et, au besoin, lui fait le don suprême de sa vie. On s'y redira que ce qui classe réellement les individus, ce n'est pas la fortune, l'origine, ni aucun de ces avantages apparents, superficiels et, pour ainsi dire, étrangers, dont la moutonnerie de l'Opinion fait souvent son critérium de jugement des hommes, mais la valeur intellectuelle et surtout, la valeur morale, la noblesse des sentiments, la hauteur des vues et des aspirations, le désintéressement, la capacité de sacrifice.

Les jeunes y chercheront un encouragement et une leçon. Le mérite n'est pas de vivre longtemps, mais de vivre bien ; c'est-à-dire en honnête homme, en bon parent, en bon ami, en homme de bien, en bon citoyen, en tenant pour sainte la cause de l'opprimé, pour sacrées toutes les formes de l'Idéal.

Ce qui fait le rayonnement incomparable de ces horribles boucheries de la guerre, c'est la splendeur morale qui illumine les actes des combattants.

Les batailles, dans lesquelles ont succombé tant de Français, tant de créoles par conséquent, c'étaient des batailles libératrices, dans lesquelles l'enjeu était la civilisation même.

Il s'agissait de savoir qui l'emporterait, de la liberté ou de l'oppression, du respect des engagements ou du mépris des « chiffons de papier », du Droit ou de la Force.

Fallait-il courber la tête, plier le genou, laisser dépecer la France et asservir ce que l'agresseur aurait consenti à en laisser survivre ?

La servilité n'est pas dans notre caractère. Nous ne pouvions consentir à l'abdication de toute morale dans les relations entre les peuples, laisser piétiner notre foi instinctive et foncière, qui se résume dans les droits de l'homme et les droits des peuples. La grandeur de ces intérêts sublimes, qui dépassent de si haut leurs humbles défenseurs, est pour autant que l'énormité, la variété et la durée des dangers qu'ils ont bravés avec un inconcevable héroïsme, dans la gloire et le prestige qui environnent les vainqueurs, surtout ceux qui, comme Hospital, ont jeté leur vie dans le plateau du destin pour faire pencher la balance.

Tel sera le thème des méditations que fera, sur cette tombe, le visiteur pensif du Cimetière des Volontaires. Il se remémorera aussi avec fierté la part que notre petite Colonie lointaine a prise à ces hauts faits, à cette grande guerre des Nations, à ces heurts gigantesques de peuples, de doctrines, on pourrait presque dire à cette lutte du Bien et du Mal, qui ont fait prendre une physionomie nouvelle à l'Europe bouleversée, un sens, une orientation différente à l'évolution, au Progrès de l'Humanité.

La Réunion a sa part légitime dans cette gloire et dans cette œuvre immense. Ses enfants ont bien fait leur devoir. Ils se sont montrés les dignes descendants des

créoles d'autrefois, qui ont participé, avec une valeur, légendaire, aux guerres maritimes du XVIII^e siècle, de la Révolution et de l'Empire, des volontaires de 1870, de 1885 et de 1895.

De cette tombe d'un modeste fils de la démocratie créole, que la destinée a choisi, avec tant de discernement, est-on tenté de dire, pour être le symbole de la participation de la Colonie, à la Grande Guerre, émane un sentiment, pour ainsi dire, religieux, qui nous pénètre et qui modifie l'atmosphère morale dans laquelle se déroulent les menus faits de notre existence.

Il empreint de gravité notre pensée et l'oriente vers les sommets moraux, dans l'ascension desquels l'homme peut seulement trouver le bonheur, en essayant de remplir toute sa destinée et en aidant les autres, moins favorisés à mieux remplir la leur.

Hospital, mon cher camarade, votre nom figure déjà au « Livre d'Or » de la colonie dans l'énumération glorieuse des créoles morts au champ d'honneur. Votre citation y trouvera également sa place. Les événements ont fait mieux ; vous avez conquis, dans l'histoire locale de notre petit pays, une place enviable, que rien ne peut plus vous ravir.

En vous, nous voyons et nous saluons, avec vénération, tous nos compatriotes qui sont morts pour la Patrie et dont les restes, épars dans les cimetières de tous les fronts et de l'arrière ou disparus, reviendront ou ne reviendront pas au pays.

Hospital, au revoir. Nous allons vous quitter, mais votre pensée ne nous quittera plus jamais.

2 Mai 1922

J. PALANT.